

—juste le temps d'embarquer quelques provisions et de convenir de nos faits. Venez.

Sans plus d'explications, les deux Français descendirent dans la chaloupe du Canadien et, prenant place à l'arrière, laissèrent le capitaine et son matelot s'escrimer avec les rames pour les conduire à terre.

Où diable était donc la goélette de ces étrangers ? . . .

On n'en voyait ni un coin de coque, ni une pointe de mât !

Mais, ayant entendu raconter bien des fois les prouesses accomplies par les contrebandiers du Golfe, nos jeunes marins ne s'étonnaient pas outre mesure.

Cependant, comme on arrivait sur les rochers escarpés de la rive, sans ralentir la vitesse de la chaloupe, Thomas poussa un cri :

—Aïe ! capitaine, nous allons nous casser le nez sur cette muraille à pic !

Le capitaine, sans répondre, donna un dernier coup de rame ; puis, se levant, il alla se mettre à l'avant de l'embarcation, tandis que son matelot venait placer son aviron à l'arrière, dans l'échancrure de la godille, et s'y escriyait de son mieux.

On venait d'entrer dans un étroit couloir de roches très élevés, large tout au plus de vingt pieds et courant en biais vers le plus haut escarpement de cette singulière île.

Naturellement, par sa disposition même, ce bras de mer profondément encaissé ne pouvait être aperçu du large.



—Messieurs, vous êtes des gens de parole.—Page, 139, col. 2

On courut ainsi au milieu de rochers aux flancs à peu près verticaux pendant deux ou trois minutes, parcourant une distance d'un couple de cents pieds . . .

Puis la chaloupe s'arrêta net, l'étrave sur le gouvernail d'un vaisseau, ayant l'air enclavé dans cette mascarade de haute roches.

—La *Marie-Jeanne*, messieurs ! dit le capitaine canadien avec une certaine emphase.

Et il se retournait, souriant, vers ses nouveaux amis.

—Nom d'un phoque ! il faut le voir pour le croire ! s'écria Thomas, ne pouvant dissimuler son étonnement.

—On parcourrait le monde entier avant de déterrer un havre comme celui-ci ! dit à son tour Gaspard, émerveillé.

—C'est à la fois mon bassin de carénage et mon havre de refuge, quand on me serre de trop près . . . répondit le capitaine de la *Marie-Jeanne*.

—Tout de même, il y a des choses bien étonnantes dans ce golfe Saint-Laurent ! s'écria de nouveau Thomas, avec des hochements de tête admiratifs.

—Étonnantes, jeune homme ? . . . fit le canadien souriant . . . Dites : sans pareilles ! . . . Voilà trente ans que je le parcours en tous sens, mon beau golfe, et j'y trouve toujours du nouveau.

Cependant, une courte échelle fut tendue de l'arrière, par un des matelots du bord, et les jeunes français, précédés du capitaine, y grimper rapidement.

La porte du capot d'arrière était ouverte, laissant monter de la cabine une lueur claire.

On s'y engouffra, et une intéressante conférence se tint pendant près d'une heure entre les nouveaux venus et les gens de la *Marie-Jeanne*.

Que se passa-t-il ? . . .

Quelles furent les confidences échangées ?

Que fut-il convenu ? . . .

Mystère . . . pour le présent !

Il nous est interdit, —auteur scrupuleux que nous sommes— de soulever, dans ce premier volume, même un coindu voile qui recouvre les faits et gestes des PIRATES DU GOLFE SAINT-LAURENT.

Mais on ne perdra rien pour avoir attendu.

Ce qu'il nous est permis de confier à nos lecteurs, dès maintenant, c'est qu'après un conciliabule qui dura près d'une heure, le capitaine canadien se rembarqua avec les deux Français et que le *Marsouin*, bien lesté de provisions et d'espèces sonnantes, cingla aussitôt vers les îles Miquelon.

L'équipage de la *Marie-Jeanne*, ainsi que le charpentier du bord, continuèrent d'habiter le Petit-Mécatina, occupés à radouber leur goélette avariée et à faire une besogne bien autrement . . . mystérieuse.

XXIII

CHASSÉ ET MAUDIT

Quand la goélette de Noël reparut dans la baie de Kécarpoui, au commencement du mois d'octobre, après une absence d'un peu plus de deux semaines, un voile de deuil planait sur la petite colonie.

Depuis une dizaine de jours, on était entré dans cette longue période d'isolement qui, là-bas, ne se termine qu'à la réouverture de la navigation, en mai.

Le missionnaire était bien venu, comme d'habitude, donner aux pêcheurs de ce lieu solitaire l'opportunité d'accomplir leurs devoirs religieux . . . Mais, loin d'avoir à bénir l'union de deux jeunes gens pleins d'amour et d'espoir, il avait dû, hélas ! prodiguer des consolations à une famille plongée dans une douleur mortelle, par la disparition d'un de ses membres, et présenter à une fiancée dont le cœur saignait, au lieu d'une couronne de fleurs d'oranger, la couronne d'épines de la résignation chrétienne . . .

Il va sans dire que ce messager de paix, saisi du différend qui existait entre les deux familles, n'avait pas eu grande peine à faire disparaître les hésitations de madame Noël à propos de la mort sanglante de son mari.

Une déclaration écrite du mourant, attestant la complète innocence de Jean Labarou et corroborant le récit circonstancié de celui-ci, ne contribua pas peu à ce résultat ; et le missionnaire eut au moins la consolation, en partant, de voir les chefs des deux seuls établissements de la baie unir fraternellement leurs mains, en signe de pardon et d'oubli.

Le retour de la *Saint-Malo*, —désormais le *Marsouin*, de par le caprice de maître Thomas, —raviva pourtant la plaie encore saignante de la disparition d'Arthur.

Mais on ne put tout de même s'empêcher, —à l'est de la baie, du moins, —de reconnaître le dévouement des deux marins qui venaient de faire une si rude croisière à la recherche de leur malheureux ami.

Toutefois, —en dépit de la meilleure volonté du monde, —la famille Labarou ne réussit pas à dissimuler l'horreur instinctive que lui inspirait Gaspard depuis la catastrophe.

A peine arrivé dans la baie, ce modèle des fils adoptifs s'était empressé, naturellement, d'aller rendre compte à ses parents du résultat négatif de ses recherches.

Il avait, d'ailleurs, pris la peine d'étudier à fond le rôle qu'il allait jouer avant de risquer cette démarche décisive.

Figure morne, fatiguée, triste ; pâleur malade ; regard fatal, inconsolable : tel était son masque.

Mais toute cette mise en scène ne put fondre la glace qui le séparait désormais de cette famille où il avait grandi, choyé à l'égal du fils de la maison.

La mère Hélène, à sa vue, eut une crise de larmes qui pensa lui causer une rechute.

Jean Labarou, lui, pâle comme un mort, laissa son neveu s'empêtrer dans le récit de ses exploits et de ses actes de dévouement fraternel.

Puis, quand ce fut fini, il se contenta de dire froidement, mais avec un geste d'une terrible solennité :

—Arthur est mort ; —et je n'espère plus . . . Que Dieu ait pitié du pauvre enfant ! . . . Mais si tu es pour quelque chose dans cette fatalité épouvantable ; si, par ta faute, une mère a été privée, sur ses vieux jours, d'un fils adoré ; si ta cousine, par ton fait, se trouve seule au monde, sans appui quand nous n'y serons plus ; moi ton second père, au déclin de ma vie, courbé par l'âge et l'incurable chagrin que je sens là (et le vieillard touchait son front ridé), je finis par succomber avant le terme assigné par la divine Providence ; si cela est, eh ! bien, je te maudis !

(A suivre)